

— Humph ! C'est assez difficile ce que vous me demandez là, mon ami.

— Jo le sais bien.

— No pourrions-nous pas remettre cette affaire à un autre jour, après mon mariage par exemple ?

— C'est impossible, mon ami, il faut que nous soyons partis dans une heure, dans deux au plus, nous allons loin.

— Comment ?

— Jo vous ai parlé d'une longue promenade.

— C'est juste... Diable ! diable !

— Vous ne serez pas de retour avant après-demain, vers six ou sept heures du soir.

— Oh ! oh ! C'est grave alors ?

— Très grave, mon ami.

— Humph ! cela ne peut se remettre ?

— Non, c'est impossible !

— Jo ne sais réellement comment faire ? songez que nous sommes le 15 ?

— Et que vous vous mariez le 18 ; jo le sais, mon ami ; vous serez de retour la veille de votre mariage.

— Que pensera Mercedes ? que dira don Juan de Dios ?

— Mon ami, avez-vous confiance en moi ?

— Entière, mon ami.

— Croyez-vous que l'affaire, dont je ne puis rien vous dire en ce moment, soit sérieuse ?

— J'en ai la conviction.

— Eh bien ?

En ce moment la porte s'ouvrit, et don Juan de Dios Suarez entra.

— Déjà levé ! s'écria-t-il ; bravo, mon gendre ! ces jeunes gens, l'amour les tient éveillés, fit-il avec un gros rire ; oh ! la jeunesse !

Mais remarquant que don Luis n'était pas seul, il se tut et salua.

Don Luis se hâta de présenter don Estevan de San Lucar.

— C'est mon meilleur ami, ajouta-t-il, jo l'ai choisi pour être mon premier témoin.

— Soyez le bienvenu, senor don Estevan, dit gracieusement le Ranchero, en tendant la main au jeune homme ; cette maison est à vous, disposez-en à votre gré, caballero, les amis de don Luis sont les miens.

— Mille grâces, senor, répondit le jeune homme en lui serrant la main.

— Jo ne vous dérange pas, caballeros ?

— Au contraire, dit don Luis, résolu à brûler ses vaisseaux du premier coup, j'allais passer chez vous.

— De quoi s'agit-il donc ?

— D'une courte absence que jo suis contraint de faire.

— Comment, arrivé hier au soir, vous repartez ce matin.

— Non pas, jo m'absente, voilà tout.

— Pourquoi cette absence ? demanda le Ranchero d'assez mauvais huneur.

— C'est un secret, dit don Luis.

— Un secret ? fit le Ranchero de plus en plus étonné.

— Un secret de jeune homme, dit en riant don Estevan, venant en aide à son ami qui ne savait quo répondre, il s'agit de dona Mercedes.

— Ah ! fit le Ranchero peu convaincu.

— Une surprise que son fiancé lui ménage.

— Et dont vous nous enlèverez tout le plaisir, si vous nous

obligez à vous la dire : reprit vivement don Luis ; et moi qui comptais sur vous, don Juan de Dios, pour donner le change à Mercedes et lui faire prendre patience pendant mon absence.

— C'est donc vrai ? demanda le Ranchero.

— En doutez-vous ? oh ! don Juan de Dios, ne savez-vous donc pas combien j'aime Mercedes ! moi qui me faisais une fête de cette surprise ! vous le voyez, mon ami, ajouta-t-il en se tournant vers don Estevan, jo vous le disais, il faut y renoncer.

— Mais non, mais non ; enfant que vous êtes ! s'écria le Ranchero complètement dupe de la comédie jouée par les deux jeunes gens ; si Mercedes apprenait que j'ai fait manquer cette surprise, elle ne me pardonnerait pas ; sera-t-elle agréable, au moins ?

— Vous la verrez ! dit don Luis qui ne voulait pas se compromettre.

— Eh bien c'est dit : quand partez-vous ?

— Dans deux heures, dit don Estevan...

— C'est bien ; jo me charge de tout ; laissez-moi faire, dit-il en se frottant joyeusement les mains ; devant ma fille jo vous chargerai d'aller vous-mêmes surveiller l'arrivée du « ganado » que j'attends, et qui ne peut pas être ici avant après-demain soir, est-ce bien comme cela ?

— Parfaitement ! s'écria en riant don Luis ; mais pourquoi ce « ganado » ?

— C'est une surprise que jo vous prépare ; ah ! ah ! jeunes gens, vous croyez que vous êtes seuls à avoir de bonnes idées, vous verrez ! vous verrez !

Tout en riant et en causant entre eux, les trois hommes sortirent et se rendirent au corral, où don Luis, à sa grande surprise, aperçut Sidi Muley occupé à panser son cheval Negro, avec ce soin et cette science profonde des grands cavaliers.

Aussitôt que Diamant aperçut le Spahis, il fit un faux bond gigantesque, vint retomber auprès de Sidi Muley, et pendant quelques instants, à l'étonnement de tous les assistants qui connaissent le chien de langue d'ate, l'homme et l'animal se firent pendant quelques instants force caresses.

— Cet homme est à vous ? demanda le Ranchero à don Estevan.

— Oui, senor, c'est un de mes serviteurs, répondit le jeune homme.

— Allons jo vois que vous êtes réellement l'ami de don Luis, reprit le Ranchero d'un ton de bonne humeur, Diamant n'est pas un chien banal ; il sait placer ses affections.

Don Estevan s'inclina en souriant.

— Jo vous remercie, Sidi Muley, dit gaiement don Luis, mais comment se fait-il que ce soit vous qui pansiez mon Negro ?

— Senor, répondit le Spahis, je suis venu avec mon maître comme c'était mon devoir ; en l'attendant le hasard m'a amené de ce côté, j'ai vu le pauvre animal abandonné, cela m'a fait de la peine, j'adore les chevaux ; et comme on m'a dit que votre domestique était malade des suites d'une chute que, paraît-il, a faite cette nuit, en m'amusant, jo me suis mis à panser le brave animal.

— L'ivrogne se sera grisé, selon son habitude, dit don Luis d'un air contrarié.

— Quant à cela je l'ignore, répondit le Spahis.

— Vous devriez vous défaire de ce drôle cousu de vices, don Luis, dit le Ranchero.

— Il y a longtemps que j'aurais dû le faire, reprit le jeune homme, mais je ne sais pourquoi, j'ai toujours hésité.